
ÉLOGE HISTORIQUE DE M. BOSC,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,
LE 15 JUIN 1829.

PAR M. LE BARON CUVIER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Louis-Augustin-Guillaume Bosc, long-temps connu sous le surnom de D'ANTIC, naquit à Paris, le 29 janvier 1759, de Paul Bosc d'Antic (1) et de Marie-Angélique Lamy d'Han-gest.

Sa famille paternelle, autrefois florissante dans les Cévennes, était fort déchue par suite des guerres de religion; et l'attachement permanent qu'elle avait montré au protestantisme avait consommé sa ruine. M. d'Antic le père, contraint par sa position d'embrasser un état lucratif, choisit la médecine : mais, comme protestant, il ne put prendre de degrés

(1) Paul Bosc d'Antic, né en 1726 à Pierre-Ségude en Languedoc, mort à Paris en 1784. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-12. Paris, 1780.

en France ; et c'était en Gueldre, sur les bords du Zuyderzée, et dans la très-petite et très-obscur université de Harderwick, qu'il était allé chercher le bonnet de docteur : aussi ne lui fut-il permis d'exercer à Paris que long-temps après, à la faveur d'une charge qu'il acheta dans la maison du Roi. En attendant, il s'occupait de la chimie et des arts chimiques, et on a de lui, sur ces matières, des ouvrages qui ne sont pas sans mérite pour leur temps.

Le jeune Bosc pouvait espérer un appui plus utile de ses parents maternels : sa mère était fille et sœur de deux officiers-généraux d'artillerie, distingués dans leur arme, et cette circonstance engagea sa famille à le destiner de bonne heure au service militaire.

Rarement le génie d'un enfant se conforme-t-il à ces vocations arrangées d'avance. Celui-ci du moins ne s'occupa jamais de la sienne. A peine sut-il marcher, que l'observation des objets naturels devint son unique passion. Il rassemblait des pierres et prenait des insectes bien avant de savoir écrire, et il a dit de lui-même qu'il ne se souvenait pas d'avoir eu d'autres jouets.

Le goût de la campagne et d'une vie solitaire, et même un peu sauvage, qui s'alliait si bien avec cette première inclination, se renforça encore par des événements domestiques. M. d'Antic avait fait un second mariage, et s'était transporté à Servin, près de Langres, où on lui avait confié une grande verrerie. Sa nouvelle femme montrait peu de tendresse pour un fils d'un premier lit. On le laissait passer ses journées au milieu des bois, et l'amour qu'il y prit pour la solitude se conserva si long-temps, qu'à quinze ans, et tout protestant qu'il était, l'idée de s'y livrer tout entier, jointe à celle

de cultiver un petit jardin, le décida presque à céder aux suggestions d'un chartreux qui voulait l'attirer dans son ordre.

Cependant on pensait toujours à le préparer à l'état auquel on le destinait, et son père s'étant chargé d'une verrerie plus considérable que celle de Servin, qui était située dans les montagnes de l'Auvergne, le laissa âgé de dix ans au collège de Dijon, en priant ses maîtres de l'appliquer de préférence aux mathématiques, et à tout ce qui pouvait être utile à un futur officier; direction qui, suivie trop à la lettre, lui fit négliger les langues anciennes et la littérature, sans le rendre un grand mathématicien. En effet, aucune idée d'avancement ni de fortune ne pouvait le détourner de ses premiers goûts. Les petites ambitions de collège ne le touchèrent pas plus que ne firent dans la suite celles du monde; il ne prenait même qu'une faible part aux jeux de ses camarades, et ne se montrait guère au milieu de leurs ébats que lorsqu'il y avait des faibles à protéger; car dès-lors une justice inflexible faisait le fond de son caractère! Le reste de ses récréations se passait, dans sa chambre, à arranger ses plantes ou ses insectes, et à lire sans choix toutes sortes de livres, et chaque fois qu'il pouvait sortir, il se hâtait de courir à la campagne. Enfin ses maîtres imaginèrent de l'envoyer au cours de botanique de Durande, qui avait alors à Dijon quelque célébrité, et il se crut éclairé d'un jour tout nouveau. L'étude méthodique de ces objets que jusqu'alors il n'avait recueillis et observés que dans une sorte de confusion, s'empara de son esprit : ce même écolier pour qui le latin de Cicéron n'avait point eu d'attrait se passionna pour celui de Linnæus; il ne voulut plus en écrire d'autre, et son français même,

nous devons l'avouer, eut quelquefois avec son latin une trop grande ressemblance.

Ce n'étaient pas là des moyens d'obtenir les prix du collège : peut-être même ne se serait-il pas trouvé trop bien préparé pour son examen de l'artillerie; mais d'autres événements le dispensèrent de subir cette épreuve.

La nouvelle entreprise de M. d'Antic le père ne lui avait valu que des procès ruineux. Venu à Paris pour chercher d'autres ressources, et ne pouvant plus présenter son fils pour un corps où l'on n'entrait point sans faire preuve de quelque revenu, il se trouva heureux de lui obtenir un petit emploi dans les bureaux du contrôle général, et ensuite dans ceux de la poste. C'était un cruel changement pour un jeune homme qui n'avait de bonheur qu'à courir tout le jour à l'air libre des champs; mais, quelque ami que fût M. Bosc d'une vie indépendante, il savait aussi mettre son caractère à se ployer à ses devoirs, et l'intendant des postes, M. d'Ogny, le trouva si exact et si intelligent, qu'après quelques années il l'éleva à l'emploi de secrétaire de l'intendance, ce que maintenant l'on décorerait du titre de secrétaire général, et qu'il lui donna la promesse d'une place encore mieux rétribuée, celle de premier commis, ou de chef de division, comme on s'exprime aujourd'hui.

Dès ce moment, M. Bosc, arrivé à quelque aisance, put disposer d'une partie de son temps en faveur de ses premiers goûts, et il se lia successivement avec les hommes qui les partageaient à Paris. Sa place lui donnant la franchise des ports, il en profita pour établir des correspondances étendues, et il ne tarda point à se mettre en relation suivie avec les naturalistes les plus célèbres de France et de l'étranger. Bientôt il prit lui-même parmi eux une sorte de rang.

A cette époque, l'histoire naturelle n'était pas, à beaucoup près, ce qu'on la voit de nos jours. Les élèves immédiats de Linnæus, oubliant que ce grand maître ne leur avait donné ses méthodes que comme les avenues du sanctuaire, que comme des moyens de se préparer à la véritable science, croyaient y voir la science tout entière. Ils s'y tenaient strictement attachés, ne proposaient que des systèmes artificiels, des caractères extérieurs, de sèches nomenclatures, le tout exprimé dans un langage créé tout exprès, ingénieux sans doute et expressif, mais que ses formes rendaient presque effrayant pour les hommes nourris des ouvrages classiques. La France, enorgueillie, à juste titre, des surprenantes découvertes de Réaumur, des profondes recherches de Bernard de Jussieu, des conceptions hardies et de la haute éloquence de Buffon, semblait peu touchée de cette précision dans la détermination des espèces, qui faisait le principal mérite de l'école du Nord, et dont on ne présentait point encore toutes les conséquences. A peine les noms linnéens commençaient-ils à être adoptés pour les végétaux, et cela grâce à l'appui que leur avait prêté Bernard de Jussieu. Herman à Strasbourg, Gouan à Montpellier, et à Paris son élève Broussonnet, étaient à peu près les seuls hommes de quelque réputation qui se fussent déclarés complètement sectateurs du naturaliste suédois.

M. Bosc, dont les premières occupations avaient été des collections de plantes et d'insectes, dut sentir de bonne heure la nécessité d'une nomenclature précise et applicable à un grand nombre d'objets. Linnæus seul pouvait la lui offrir, et c'est ce qui l'engagea à s'y attacher, et à s'y attacher exclusivement : le suivant avec scrupule pour les noms, pour

les distributions, pour la terminologie, dans toutes les parties de la science. Romé Delille, qui plus tard a porté la cristallographie beaucoup plus loin que Linnæus, avait cependant aussi arboré l'étendard de ce grand naturaliste, et cette circonstance lui valut en M. Bosc un disciple zélé qui fit un bon usage dans ses études des cristaux de ce qui lui restait de ses mathématiques du collège. On lui doit même la découverte de l'espèce de pierre zéolitique appelée *chabasia* (1).

Néanmoins ce furent surtout les insectes qui l'occupèrent; et une anecdote curieuse qui montre bien l'état où se trouvait parmi nous l'étude de la nature, c'est qu'il n'apprit qu'en 1782, lorsque Broussonnet revint d'Angleterre, l'existence des ouvrages de Fabricius. Le *Systema entomologicum*, ce livre qui a fait une si grande révolution dans l'histoire des insectes, était imprimé depuis sept ans, et personne encore à Paris n'en avait entendu parler. Bientôt M. Bosc fit la connaissance de Fabricius lui-même, et cet excellent homme a été jusqu'à sa mort son ami dévoué. Il a décrit dans sa collection les plus intéressants de ses insectes, et il le cite à chaque page de ses écrits. M. Bosc lui abandonnait, en effet, toutes ses collections; et ce qu'il a fait pour Fabricius, il l'a fait pour une multitude d'autres: personne n'a été plus communicatif. Ne s'occupant des sciences que pour son plaisir, il ne ressentait, ni n'excitait ces jalousies personnelles qui ont troublé la vie de tant de savants. Tout au plus, les vieux antagonistes des méthodes linnéennes pou-

(1) *Description de la chabasia* dans le Journal d'histoire naturelle de Lamarck, Bruguière, etc., tome II, p. 181, et Journal des mines, tome V, p. 277-1791.

vaient-ils prendre quelque humeur de son ardeur à les propager; mais il était d'ailleurs d'un caractère si égal, si peu disposé à l'attaque, si juste appréciateur des mérites de chacun, que ces vieillards mêmes lui pardonnèrent. Quant aux jeunes gens, frappés de la facilité apparente des voies qu'il leur indiquait, ils se livrèrent et avec ardeur à sa direction. Si plus tard quelques-uns ne demeurèrent pas étrangers à des vues plus profondes, il n'en est pas moins vrai qu'il donna alors une vive et utile impulsion, et que c'est à cette impulsion que l'on a dû plusieurs des hommes qui maintenant honorent le plus la science.

Pour compléter l'espèce de révolution scientifique qu'ils avaient entreprise, Broussonnet et M. Bosc déterminèrent quelques-uns de ces jeunes naturalistes, et des hommes déjà plus avancés, mais qui partageaient leurs sentiments, à fonder avec eux une société linnéenne sur le modèle de celle qui venait de se former à Londres, et qui a rendu de si grands services à toutes les branches de la science de la nature par les quinze volumes qu'elle a publiés, et qui sont si pleins de faits nouveaux et d'espèces singulières ou brillantes.

Celle de MM. Bosc et Broussonnet se proposait des travaux semblables, et voulait, en outre, par des excursions régulières, recueillir et faire connaître toutes les productions des environs de Paris; mais elle n'a pas eu le même succès. A la vérité, elle commença à préparer ses publications, et l'on a d'elle un cahier in-folio imprimé en 1792, dont M. Bosc a composé une grande partie (1), mais bientôt ces travaux fu-

(1) *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I^{er}, 1^{re} partie, Paris, 1792, in-fol. Il y a de M. Bosc neuf Mémoires : *Ardea gularis*. —

rent arrêtés par les troubles civils. Les gens de la campagne la prenaient dans ses excursions pour un rassemblement de malintentionnés; à Paris même, le buste qu'elle avait érigé à Linnæus, en 1790, sous le grand cèdre du Jardin-du-Roi, fut brisé par une populace qui, au lieu de *Charles Linnæus*, croyait lire *Charles neuf*; et ce qui lui fut plus funeste, c'est que les dissensions qui agitaient la nation pénétrèrent dans son sein et que les plus distingués de ses membres furent assez faibles pour se brouiller à propos d'opinions passagères, qu'eux-mêmes, quelques années après, avaient oubliées ou désavouées.

La société philomatique, composée d'éléments moins combustibles, donna plus de suite à ses travaux, et M. Bosc lui fournit plusieurs observations (1). Il enrichit aussi vers ce

Sepia rugosa. — *Lacerta exanthematica*. — *Serropalpus Keroplatus*. — *Acheta sylvestris*. — *Locusa punctatissima*. — *Lycoperdon Axatum*. — *Decumaria sarmentosa*.

(1) *Bulletin des sciences par la société philomatique*, tome I^{er}, 1^{re} partie, 1791. Description d'un nouveau bostriche (*b. fuscatus*); — d'une nouvelle espèce d'opatie (*op. rafipes*); — d'une nouvelle espèce d'iule (*iulus gutturalis*); d'une nouvelle espèce de riz (*oriza cristata*); — d'un nouvel agrostis (*agr. cylindracea*); — d'un nouvel insecte (*callopus marginatus*). 1792. Description de deux insectes nouveaux (*phalangium spinosum* et *cynips aptera*). An III. Emploi économique des baies du *vaccinium myrtillus*. — Description de deux nouvelles espèces d'animaux (*corvus cærulescens* et *acarus manicatus*). Plus tard on trouve de lui dans le même recueil : 1797. Description d'objets nouveaux d'histoire naturelle trouvés dans une traversée de Bordeaux à Charlestown (tantaculane-actinée panachée, plusieurs clara-oscane, plusieurs hydys. An VI. Du *Villarcia*. An VIII. Description de trois lépidoptères de la Caroline (*crancleus adspersigillus*, *pyralis saccularia*, *alucita cerella*). An IX. Description d'une espèce

temps-là de divers morceaux un Journal d'histoire naturelle, entrepris par MM. Lamarck, Brugnière, Haüy et Pelletier, qui ne fut pas de longue durée (2).

Au reste, ces nombreux petits écrits ne sont guère que des descriptions isolées d'espèces, et faites avec une brièveté peut-être plus que linnéenne; et toutefois ce genre facile de publications fut aussi interrompu, lorsque M. Bosc devint lui-même l'objet des persécutions d'un parti à jamais fameux par sa férocité.

Pour en expliquer les causes, il est nécessaire que nous le reprenions un peu plus haut dans la carrière de ses emplois.

Nous avons vu que l'estime bien fondée de M. d'Ogny l'avait porté par degrés à une place assez avantageuse dans les postes. En 1790, cette administration avait été ce que l'on

de conferve (*conf. incapata*); — d'une nouvelle de puce (*pulex fasciatus*). An X. Observation et description d'une espèce de balane qui se fixe dans les madrépores (*bal. madreporatum*); — sur deux nouvelles alvéolithes (*alv. grain de fétuque*). An XI. Note sur l'écureuil *capistrate de la Caroline*. Plus tard il a inséré aussi quelques articles dans le nouveau Bulletin. 1808. Notice agronomique sur les espèces de frênes. Extrait du plan de travail adopté pour étudier et classer les diverses variétés de vignes cultivées dans les pépinières du Luxembourg. 1811. Sur un nouveau genre de vers intestinaux nommés *tétragales*. 1812. Description du dipodion, nouveau genre de vers intestinaux.

(2) Journal d'histoire naturelle, rédigé par MM. Lamarck, Brugnière, Olivier, Haüy et Pelletier, 2 vol. in-8°, Paris, 1792. Tome I^{er}. Description d'une nouvelle espèce de grimpereau. II. — de deux mouches (*m. tridens* et *m. cephalotes*); — du *sciurus carolinensis*; — du *cynips quercus tozæ*; — du *tanagra humeralis*. Mémoire sur la chabasia. Description d'une nouvelle espèce de cucume; — du *bostrichus furcatus*; — du *ripiphorus*; — du *coturnix ypsilophorus*.

appelle réorganisée. On en avait éloigné M. d'Ogny, et, suivant l'usage, les nouveaux administrateurs n'avaient eu rien de plus pressé que de faire descendre de quelques degrés le protégé particulier de leur prédécesseur. Un prompt retour de fortune le fit remonter, au contraire, beaucoup plus haut. Les événements portèrent momentanément au pouvoir un homme avec qui il était depuis long-temps lié d'une amitié étroite, ce Roland que sa probité et ses lumières n'empêchèrent point de commettre des fautes funestes à son pays, mais dont les malheurs ont fait pardonner la mémoire. On réorganisa une autre fois l'administration des postes, et, le 11 mars 1792, M. Bosc en fut nommé l'un des chefs, on peut dire même le chef principal; car ses liaisons particulières avec le ministère lui donnaient à peu près toute l'autorité : autorité passagère qui ne dura que seize mois, et devint pour celui qui en était le dépositaire la source de cruelles souffrances.

Le premier renvoi de Roland par Louis XVI n'eut point encore d'effet contre lui. Une troisième réorganisation déjà imminente fut alors empêchée par l'Assemblée Législative. Mais il n'en fut pas de même du second renvoi du même ministre, lorsque le parti appelé de la Gironde, dont Roland était la créature, fut abattu et mis en jugement par celui qu'on nommait de la Montagne. Le 31 mai 1793, jour de cette révolution qui amena ce qu'on a appelé le règne de la terreur, M. Bosc fut arrêté dans son domicile, et nous le dirons avec honte, par un homme qui, sous prétexte d'histoire naturelle, s'était depuis long-temps insinué dans sa familiarité. On le conduisit à la poste, où on le rendit témoin de la première violation du secret des lettres qui ait eu lieu depuis qu'il en

était administrateur, violation qui dès-lors continua ouvertement pendant tout le règne de la terreur, et qui, sous des formes moins impudentes, s'est prolongée long-temps depuis. A la vérité, la Convention, non encore subjuguée, le rendit pour lors à ses fonctions; et comme son département personnel n'embrassait que les messageries, il put encore y vaquer sans déshonneur; mais ses collègues et lui ne tardèrent pas à être définitivement renvoyés. Le 14 septembre 1793 fut le jour de leur destitution.

Si quelque chose étonna M. Bosc, ce fut d'avoir été conservé si long-temps. Intimement lié au ministère tombé, rien n'avait pu l'empêcher de lui montrer son attachement. Il avait visité Servan à la Conciergerie; il avait toujours vu ouvertement madame Roland, soit chez elle, soit dans ses différentes prisons. Le jour où elle fut arrêtée, elle lui avait confié sa fille, et c'est dans ses mains qu'elle déposa ces Mémoires célèbres où l'on est également frappé de l'esprit distingué et de la pureté d'ame de l'auteur, et du mal que peuvent produire les intentions les plus pures, et l'esprit le plus distingué, lorsque l'expérience ne leur sert pas de guide. Roland lui-même avait trouvé son premier asile dans une petite maison dont M. Bosc disposait, au fond de la forêt de Montmorency, et c'est de là que, par des chemins détournés, il s'était rendu à Rouen, où deux amies l'avaient dérobé à tous les yeux. C'en était plus qu'il ne fallait pour que le parti dominant ne l'en tint pas quitte pour une destitution, et il est probable que s'il fût demeuré à Paris, il eût subi le même sort que ses amis. Heureusement il eut l'idée de se retirer dans cette même solitude. L'éloignement où il s'y trouvait des lieux et des chemins fréquentés, le costume populaire dont il s'y revêtit, le

soin qu'il y prit de travailler lui-même à la terre et au bois, empêchèrent que le voisinage ne se doutât ni de ce qu'il était, ni surtout des liaisons qu'il avait eues, et qui, dans un temps où chaque village avait son inquisition, n'auraient pas manqué de le faire dénoncer.

Cependant les misérables qui s'étaient emparés du pouvoir multipliaient leurs assassinats. M. Bosc, quand par hasard il sortait de sa retraite et jetait les yeux sur un Journal, y lisait chaque fois la perte de quelque ami. Sa douleur n'eut plus de bornes lorsqu'il apprit que madame Roland avait péri sur l'échafaud, et que son mari, à cette nouvelle, s'était donné la mort. Lui-même se jugea perdu un jour qu'il rencontra face à face, dans une promenade, Robespierre, à qui il entendit prononcer tout bas son nom. Mais ni la douleur ni le danger ne lui firent repousser les malheureux qui venaient encore le prier de leur donner asile. On frissonne quand on le voit cachant dans un petit grenier l'un des députés voués à l'échafaud, au moment même où le hasard amenait autour de la maison des agents occupés de la recherche des pros-crits; lorsque n'ayant quelquefois à partager avec ce malheureux que des limaçons et des racines sauvages, ne pouvant lui offrir, quand il souffre, que les œufs d'une seule poule, cette poule est tuée un jour par un oiseau de proie. Aucun roman n'a rien de si déchirant; mais aucun roman non plus n'a rien de si merveilleux que lorsque le même député, sorti, après le 9 thermidor, de son étroite cachette, se voit, au bout de quelques mois, nommé le premier à ce Directoire, qui, bientôt tout-puissant au-dedans et au-dehors, fait trembler l'Allemagne, conquiert l'Italie, détrône le pape, le roi de Sardaigne et le roi de Naples, humilie le roi d'Espagne,

et contraint l'Autriche à signer une paix qui agrandit la France d'un quart, et la laisse à peu près maîtresse du Midi de l'Europe.

On va être tenté de croire que M. Bosc sera porté à la fortune par l'homme qui, si récemment, lui avait dû la vie, et que voilà devenu l'un des maîtres de l'état. Il n'en fut rien. M. Bosc était trop fier pour se laisser faire du bien autrement qu'il ne l'entendait. On voulait lui rendre sa place aux postes; mais on voulait, en même temps, qu'il y devînt le collègue de ceux qu'il croyait les provocateurs de sa destitution : rien au monde n'aurait pu l'y faire consentir, et son grand protecteur n'eut pas le pouvoir d'obtenir qu'il en fût autrement. Toute la faveur qu'il lui put montrer fut de venir quelquefois se promener avec lui dans la petite maison qui leur avait servi d'asile.

Un chagrin plus vif se joignit à celui-là. La jeune personne qu'une mère mourante lui avait confiée lui fit éprouver un sentiment qu'elle ne partagea point, et rien ne put le calmer qu'un grand et long éloignement.

On lui avait promis de le nommer, à la première vacance, consul aux États-Unis. Son ami Michaux dirigeait dans la Caroline un jardin de naturalisation. Il était sûr qu'il en serait bien reçu, et il se décida à aller attendre sa promotion sur les lieux; mais bien des désagréments lui étaient encore réservés dans l'intervalle. Après s'être rendu à pied à Bordeaux; faute de moyens de voyager autrement, il s'était embarqué, le 18 août 1798, sur un vaisseau américain, qui, à peine sorti de la Garonne, fut visité par une frégate anglaise. M. Bosc se vit au moment d'être dépouillé de tout ce qui lui restait, s'il n'eût réussi à se donner au capitaine pour un co-

lon de Saint-Domingue qui essayait d'aller sauver quelques débris de sa fortune. Arrivé à Charlestown, il apprit que M. Michaux l'avait croisé. Nommé successivement vice-consul à Wilmington (1), et consul à New-York (2), il ne put obtenir d'*exequatur* du président Adams, qui avait alors avec la France de graves discussions politiques. Du moins il toucha ses traitements, et, n'ayant aucune fonction à exercer, il s'établit dans le jardin de Michaux, et s'y livra tout entier à l'histoire naturelle.

On comprend quel soulagement ce dut être pour lui après tant de soucis, de dangers et de malheurs, de reprendre, loin des cabales et des intrigues, cette vie des bois que, dès sa première jeunesse, il avait tant aimée. Le matin, à la chasse, ou à la recherche des plantes et des insectes; le soir, occupé d'étudier et de préparer ce qu'il avait recueilli, il redevint plus naturaliste que jamais; et lorsque, dans l'été de l'année 1800, les brouilleries entre la France et les États-Unis en furent venues au point qu'il n'y eut plus de possibilité pour des agents français de demeurer en Amérique, il se vit en état d'apporter des matériaux à tous les naturalistes de l'Europe.

En effet, toujours également généreux, s'il avait des insectes nouveaux, c'était pour son ami Fabricius ou pour Olivier; des poissons, il les donnait à Lacépède; des oiseaux, à Daudin; des reptiles, à M. La Treille. Quiconque travaillait sur quelque branche que ce fût, de l'histoire naturelle, était sûr d'obtenir de M. Bosc tout ce qu'il possédait, d'en appren-

(1) 18 messidor an V, avec 5000 fr. d'appointements.

(2) 12 messidor an VI, avec 12,000 fr.

dre tout ce qu'il savait qui s'y rapportât. Ce ne fut qu'après avoir enrichi tant d'écrivains du fruit de ses travaux, qu'il se décida à en profiter pour lui-même.

Peu après son retour, était arrivée la fameuse révolution du 18 brumaire. Inconnu au nouvel arbitre des fortunes, ballotté encore de l'administration des postes à celle des hospices, et de celle-ci aux postes, voyant que la carrière des emplois politiques ou administratifs ne lui promettait pas, depuis son retour, une existence plus assurée qu'avant son départ, il renonça enfin à demeurer dans une dépendance si immédiate du pouvoir; et M. le comte Chaptal l'ayant chargé en 1803 de l'inspection des jardins et des pépinières de Versailles, il se consacra désormais tout entier à cultiver l'histoire naturelle, et à en appliquer les principes aux diverses branches de l'agriculture. Appelé successivement au Conseil d'agriculture, à la Section d'agriculture de l'Institut, au Jury de l'École d'Alfort, à l'inspection générale des pépinières, il mena une vie nouvelle, tout opposée à la première, toute de calme et de considération; et c'est aussi depuis lors seulement que ses ouvrages ont pris un caractère d'importance et de durée.

Avant son départ, il n'avait publié, comme nous l'avons vu, que des fragments, que des descriptions d'espèces isolées, et rédigées avec sécheresse. A peine l'histoire des coquilles et des vers qu'il donna, peu après son retour, dans le petit Buffon de Déterville, sort-elle de cette catégorie (1). Mais

(1) *Histoire naturelle des coquilles*, contenant leur description, les mœurs des animaux qui les habitent, et leurs usages, avec figures dessinées d'après nature, 5 vol. in-18, avec 94 pl., Paris, 1801, et la 2^e édition, 1824,

le Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle et le Cours complet d'Agriculture, publiés par le même libraire, et auxquels M. Bosc a eu la plus grande part, se présentent sous un autre jour.

C'est surtout dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle que M. Bosc a placé les nombreuses observations qu'il avait faites dans ses courses et dans ses voyages (1).

Sur les reptiles, les poissons, les mollusques, les vers, le plus grand nombre des articles est de lui, et il en a donné une infinité sur la botanique : tous sont remarquables par leur précision, leur netteté, et beaucoup renferment des faits propres à l'auteur. C'est aussi de ses portefeuilles que sont tirées un grand nombre de figures relatives à ces parties de la science. Tout autre aurait mieux aimé employer ces riches matériaux pour un ouvrage qui n'eût pas été collectif; mais ici, comme en tout le reste, M. Bosc ne voyait que l'utilité, et ne songeait point aux intérêts de son amour-propre. C'est par la même raison qu'il mettait le Cours d'Agriculture (2) au-dessus de ses autres travaux. La 2^e édition de ce recueil paraît surtout avoir excité tous ses efforts. « Il ne m'est pas

Histoire naturelle des vers et des crustacés, 5 vol. in-18, 1821, et la seconde édition, 1825.

(1) Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, principalement à l'agriculture et à l'économie rurale et domestique, par une société de Naturalistes et d'Agriculteurs, 24 vol. in-8^o, Paris, 1803 et 1804; 2^e édit., 36 vol., *id.*, *id.* 1816-1819.

(2) Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique, ou dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, par les membres de la section d'agriculture de l'Institut de France, 13 vol. in-8^o, Paris, 1809; — 2^e édit. 16 vol., *id.*, *id.*, 1821-1823.

« passé un livre sous les yeux, écrivait-il, lorsque cette édition se préparait; je n'ai pas assisté à une séance de société; je n'ai pas fait un pas dans les jardins ou dans la campagne sans prendre des notes, et ces notes sont rédigées de manière à être intercalées, en peu de jours, dans les articles qu'elles concernent. »

C'est avec la même conscience qu'il a constamment travaillé, soit à ses notes sur l'édition d'Olivier de Serre, donnée par la Société d'Agriculture, soit aux Mémoires qu'il a insérés dans les collections de cette Société (1), dont il était un des membres les plus actifs, soit dans les Annales de l'Agriculture française (2), dont il partageait la rédaction avec notre respectable confrère M. Tessier, soit enfin dans les Mémoires de l'Institut (3).

Une grande partie de son temps était employée, et toujours par le même sentiment d'utilité, à ses fonctions publiques, et il n'y mettait pas seulement son temps : toute la fermeté, la roideur même de son caractère n'y étaient pas de trop; car, du moment où l'on sort du cercle de la pure théorie, ce ne

(1) Observations sur les différences qu'il y a entre les marais proprement dits, et les terrains marécageux (Mémoires de la Société d'agriculture de Paris, tome XVII, p. 20, 1814).

Rapport sur une maladie des pommiers à cidre, *ibid.*, 1821, page 421.

(2) Voyez à la fin de cet Éloge les titres des Rapports, Mémoires, Notices et Extraits d'ouvrages insérés par M. Bosch dans ces Annales.

(3) Mémoire sur les différentes espèces de Chênes qui croissent en France, et sur ceux étrangers à l'empire, qui se cultivent dans les jardins et pépinières des environs de Paris, etc. Lu à l'Institut, le 2 juin 1806 (Mémoires *id.*, tome VIII, p. 307, vol. de 1807).

Notice agronomique sur les diverses espèces de Frênes qui se culti-

sont plus de simples erreurs qu'il faut combattre, mais des erreurs alliées à des passions. M. Bosc en fit l'expérience dans plus d'une occasion, et nous voyons dans ses Mémoires qu'il se plaint avec amertume d'avoir eu, pendant quelque temps, pour supérieur un homme d'un caractère indéfinissable, qui semblait se plaire à détruire à mesure, tout ce dont il le voyait occupé avec intérêt.

Ailleurs, du moins, et soutenu par un ministre éclairé, il obtint le pouvoir de faire quelque bien. Chacun a pu voir la belle collection qu'il avait formée, près du Luxembourg, de nos principales variétés de vignes. Le royaume en produit plus de 14,000 : les comparer, fixer leurs caractères, constater pour chacune d'elles les conditions de leur prospérité; propager alors de préférence les plus avantageuses, relativement à chaque sol, à chaque exposition, à chaque latitude, serait un travail de la plus haute importance et dont les conséquences pourraient être immenses pour notre richesse territoriale: M. Bosc l'avait entrepris. Déjà, en trois années, il avait décrit ou fait représenter plus de 400 de ces variétés; mais il lui aurait fallu dix ans, et en France il est bien rare qu'un projet qui n'est qu'utile trouve dix ans de suite de l'appui dans l'administration supérieure. Il faudrait que le chef fût aussi instruit que son subordonné, ou qu'il eût la modestie de ne pas vouloir mettre du sien dans la direction, et lorsqu'il possède l'une ou l'autre de ces qualités déjà si rares, il faudrait qu'il restât dix ans en place : chacun voit bien que la réunion de ces conditions est la chose impossible.

vent, en ce moment, dans les jardins et pépinières de Paris, lu à l'Institut, le 29 février 1808 (Mémoires, *id.*, tome IX, p. 195, vol. de 1808).

C'est dans les voyages qu'il faisait pour compléter son travail que M. Bosc a pris le germe de la maladie qui a abrégé ses jours ; il les faisait toujours à pied comme dans sa jeunesse ; surpris en 1824, dans le département du Var, par un violent orage, il fut saisi d'une fièvre qui, mal soignée, se convertit en affections chroniques, dont la mort seule devait le délivrer.

Cette triste perspective, sur laquelle il perdit promptement toute illusion, l'affligeait d'autant plus, que le désintéressement le plus constant ne lui avait rien laissé faire pour l'avenir de sa famille. Une occasion cependant se présenta d'ajouter quelque chose à son aisance pendant les années qu'il espérait encore pouvoir travailler pour elle. Ce fut la vacance de la chaire d'horticulture au Jardin-du-Roi, lors du décès de notre confrère M. Thouin. Aucun titre assurément ne manquait à M. Bosc pour y prétendre ; et toutefois il n'obtint pas la pluralité des suffrages des corps qui avaient droit d'y présenter : non qu'il n'y fût généralement aimé et respecté ; non qu'on ne lui reconnût au plus haut degré toutes les lumières et l'expérience nécessaires, mais parce qu'à son âge et avec des souffrances, qui déjà étaient devenues très-vives, on n'en espérait plus l'activité qu'exigeait, plus que jamais, un établissement aussi vaste, et depuis trop long-temps conduit par un vieillard. L'autorité cependant l'y nomma par un procédé dont il n'y a eu qu'un autre exemple, et qui dut paraître alors d'autant plus extraordinaire, que l'on n'apercevait pas comment M. Bosc s'était attiré une telle faveur. Aussi n'en était-ce pas une. L'éloignement pour son concurrent l'avait servi plus que son mérite ; et à peine avait-il pris possession de son nouvel emploi, que l'on s'empressa, en

supprimant les pépinières, de lui apprendre que ce n'était ni pour l'enrichir, ni pour lui plaire, que l'on s'était écarté de tous les usages. Trompé ainsi dans un espoir si légitime, le chagrin qu'il en conçut donna plus d'activité au mal qui le rongeaît : les douleurs les plus violentes l'accablèrent souvent, et, malgré toute son ardeur à remplir ses devoirs, il ne put faire les cours publics dont il était chargé. L'administration du jardin occupa seule tous les moments que ses maux lui laissèrent ; et du moins, en cette partie, il fit de grands efforts et obtint de vrais succès. Ses souffrances, devenues intolérables, l'enlevèrent enfin le 10 juillet 1828, à l'âge de soixante-neuf ans.

Sans les chagrins et les accidents qui se combinèrent pour détruire sa santé, il aurait pu long-temps encore se rendre utile aux sciences et à son pays. La nature l'avait créé vigoureux ; une stature robuste, une figure noble et calme annonçaient à-la-fois la force du corps et la pureté de l'ame. Étranger aux intrigues du monde, on pourrait dire qu'il l'a été quelquefois aux ménagements que la société réclame ; mais toujours aussi il a été plus sévère encore pour lui-même que pour les autres. Sa probité inflexible, son dévouement entier à ses amis, un désintéressement poussé jusqu'à l'exagération, et qui, après tant de travaux et tant d'occasions légitimes d'améliorer sa fortune, ne laisse à sa famille d'autre ressource que la justice du gouvernement, ne marqueront pas moins sa place parmi les hommes que leur caractère désigne au respect de la postérité, que parmi ceux que leurs services désignent à sa reconnaissance.

M. Bosc avait épousé, en 1800, mademoiselle Susanne Bosc, sa cousine. Il laisse deux fils, dont un officier de ma-

rine, et l'autre docteur en médecine, et deux filles, mesdames Pilatre et Soubeiran. Sa place à l'Académie a été remplie par M. Flourens, et sa chaire au Jardin-du-Roi, par M. de Mirbel.



LISTE

DES ARTICLES INSÉRÉS PAR M. BOSCH DANS LES ANNALES DE L'AGRICULTURE FRANÇAISE.

1807. Rapport sur le Mémoire de M. Féburier, relatif à la culture de l'Anémone.
(Fait à l'Institut, le 22 juin 1807.)
(1^{re} Série. — T. 30, p. 346.)
1810. Rapport sur l'Essai relatif aux abeilles; par M. Féburier.
(Institut, 22 janvier 1810.)
(T. 42, p. 30.)
1810. Rapport sur un Mémoire de M. Deslandes: *Observation sur les sols et terres de bruyères.*
(Soc. d'agricult., 19 sept. 1810.)
(T. 43, p. 348.)
1812. Rapport sur la dessiccation des Châtaignes. (*Id.*)
(T. 51, p. 257.)
-
1821. Rapport au Conseil d'agriculture sur l'Éducation des Oiseaux.
(2^e Série. — T. 15, p. 329.)
1823. Rapport à la Soc. d'agriculture (le 20 août 1823) sur une presse propre à retirer la mie des gâteaux de cire.
(T. 24, p. 129.)
1824. Rapport fait à l'Académie des sciences (en 1824) sur une notice de M. Dejean, relative à la conservation des blés dans des vaisseaux hermétiquement fermés. (In-8°.)
(T. 26, p. 262.)
1824. Rapport fait à la Société centrale d'agricult. sur l'emploi du muriate de chaux, ou chlorure de chaux en agriculture.
(T. 26, p. 327.)
-

1806. Notice sur la vie et les travaux de J. M. Cels.
(Lue à la Soc. d'agr. du dépt. de Seine-et-Oise, le 22 juin 1806.)
(1^{re} Série. — T. 27, p. 356.)
-
1806. Notice sur le traité des Arbres et Arbustes qu'on cultive en France en pleine terre; par Duhamel.
(Lue à l'Institut, le 26 janv. 1807.)
(1^{re} Série. — T. 28, p. 388.)
1807. Note sur le sucre du Rosage pontique (*Rhododendron ponticum*).
(Lue à l'Institut.)
(T. 30, p. 418.)
1807. Mémoire sur l'utilité des Clôtures en général, et sur celle des haies vives en particulier.
(Lu à la Soc. d'agricult. de Versailles, en 1807.)
(T. 31, p. 24.)
1807. Exposition faite à la Soc. centrale d'agricult. de la Seine, du plan de travail adopté pour étudier et classer les diverses variétés de vignes cultivées dans les pépinières du Luxembourg.
(T. 32, p. 100.)
1808. Mémoire sur les différentes espèces de Chênes, etc.
(Lu en extrait à l'Institut, le 2 juin 1806.)
(T. 33, p. 183.)
1808. Note sur le Kermès, et instruction sur sa récolte. (Avec MM. Olivier et Tessier.)
(T. 34, p. 231.)
1808. Considérations sur le Plant, et sur les principes qui doivent guider ceux qui l'arrachent et le replantent.
(T. 35, p. 130.)
1808. Note sur les espèces de Magnoliers qui se voient en pleine terre dans les jardins des environs de Paris, et de leur culture.
(T. 35, p. 392.)
1812. Note sur le Lin de Sibérie.
(T. 51, p. 278.)

1812. Notice sur deux insectes du G. *Cerceris*, qui font la guerre aux charançons, les plus nuisibles aux arbres fruitiers.
(T. 51, p. 370.)
1813. Notice sur la Pirole et autres insectes qui nuisent aux vignobles.
(T. 53, p. 379.)
1814. Notice sur les Insectes qui dévorent les laines des matelas et des habits, les fourrures, les plumes, et autres objets d'économie domestique.
(T. 57, p. 232.)
1814. Observations sur les différences qu'il y a entre les marais proprement dits, et les terrains marécageux.
(1^{re} Série. — T. 57, p. 364.)
1817. Quelques aperçus sur l'insecte, connu sous le nom de *Mouche hessoise*, et sur un insecte parasite qui s'en nourrit.
(T. 70, p. 277.)
-
1819. Note sur les moyens de rétablir en état d'être consommés par les personnes les plus difficiles, les beurres devenus rances.
(2^e Série. — T. 7, p. 104.)
1820. Note sur un rouleau coupant.
(T. 9, p. 149.)
1821. Note sur un remède reconnu propre à la guérison des abeilles affectées de dysenterie.
(T. 16, p. 154.)
1823. Note sur les Bières économiques.
(T. 23, p. 285.)
1826. Note sur les deux modes de cultures propres à augmenter les produits de la Champagne craieuse.
(Lues à la Soc. d'agricult., 1824.)
(T. 33, p. 60.)
1827. Notice sur l'Arracacha.
(T. 35, p. 42.)
1827. Note sur les moyens de nourrir les vers à soie avec d'autres feuilles que celles du mûrier blanc.
(T. 37, p. 208.)
-

EXTRAITS D'OUVRAGES.

1811. ⁽¹⁾ Ext. du *Traité du Citrus* ; par Georges Gallesio. (In-8°.)
(1^{re} Série. — T. 45, p. 328.)
1811. Ext. de l'ouvrage de M. G. H. Walz (méd. vétérin.) : *De la gale des moutons, de sa nature, de ses causes, et des moyens de la guérir*. (In-8°, traduit de l'allemand.)
(T. 46, p. 227.)
1811. Ext. de l'ouvrage de M. Truchet, sur l'insecte du Kermès. (In-8°, 1811.)
(T. 46, p. 328.)
1811. Ext. de l'ouvrage de M. Carena (H.), sur les Réservoirs artificiels, etc.
(1^{re} Série. — T. 47, p. 120.)
1811. Ext. de l'ouvrage de M. Lullin de Châteauevieux, intitulé : *Des associations rurales pour la fabrication du lait, connues en Suisse sous le nom de Fruitières*. (In-8°.)
(T. 48, p. 122.)
1811. Ext. de l'ouvrage de M. Sarrazin : *Traité élémentaire de la culture du tabac en France*. (In-8°.)
(T. 48, p. 246.)
1812. Ext. de l'ouvrage de M. de Barbançois, intitulé : *Petit traité sur la partie la plus importante de l'agriculture en France*. (In-8°.)
(T. 50, p. 311.)
1813. Ext. du *Traité du Pastel et de l'indigo* ; par Giobert. (2 vol. in-8°.)
(T. 54, p. 202.)
1814. Ext. des nouvelles observations de M. F. Huber, sur les abeilles. (2 vol. in-8°.)
(T. 59, p. 241.)
1814. Ext. des *Principes pratiques sur l'éducation, la taille et l'ébourgeonnement des arbres fruitiers* ; par J. Mozard. (In-8°.)
(T. 59, p. 232.)

(1) C'est à compter du mois de janvier 1811 que M. Bosch a partagé avec M. Tessier la direction principale du Journal.

1815. Ext. du Mémoire de M. Quenin, sur les Prairies Artificielles.
(Couronné à Aix.)
(T. 62, p. 342.)
1815. Ext. du Mémoire de M. Pajot Descharmes, sur la culture de la
Betterave à sucre.
(T. 63, p. 102.)
1815. Ext. d'un Mémoire sur les fonds ruraux du dépt. de l'Escaut;
par M. de Lichtervelde. (1 vol. in-8°.)
(T. 64, p. 214.)
1816. Analyse de la partie agricole du *Journal des maires et des habi-*
tants des campagnes.
(T. 65, p. 112 et 205;
66, p. 116;
68, p. 266 et 387.)
1817. Ext. de l'*Essai sur l'amélioration des principaux animaux domes-*
tiques du département de la Charente-Inférieure; par M. Cham-
bert. (2 vol. in-8°.)
(T. 69, p. 57.)
1817. Ext. de la *Topographie de tous les vignobles connus*; par M. A.
Jullien. (In-8°.)
(T. 70, p. 31.)
-
1818. Ext. de l'ouvrage de M. L. Reynier : *De l'Economie publique et*
rurale des Celtes, des Germains, et autres peuples du Nord et
du centre de l'Europe. (In-8°.)
(2^e Série. — T. 2, p. 380.)
1818. Ext. de la *Description du département de la Vendée, et considé-*
rations sur la guerre civile de 1793 à 1797; par M. Cavo-
leau. (In-8°, 1818.)
(T. 3, p. 364.)
1819. Ext. de l'ouvrage de M. Trouvé : *Statistique du département de*
l'Aude. (In-4°.)
(T. 6, p. 384.)
1821. Ext. du Rapport des travaux de la Société d'agriculture, d'his-
toire naturelle, et arts utiles de Lyon, en 1820; par M. Gro-
gnier. (In-8°.)
(T. 12, p. 112 et 218.)

1822. Ext. des *Principes sur la culture de la vigne en cordons, sur la conduite des treilles, et la manière de faire le vin* (Anonyme). In-8°. (T. 19, p. 118.)
1822. Ext. de l'ouvrage de M. d'Harcourt : *Reflexions sur l'état agricole et commercial des provinces centrales de France.* (In-8°.) (T. 19, p. 260.)
1822. Ext. de l'ouvrage intitulé : *De la disette et de la surabondance en France, et avec un Mémoire sur les réserves à domicile*; par M. Laboulinière. (In-8°.) (T. 19, p. 388.)
1823. Ext. de l'ouvrage de M. Chaptal : *De la Chimie appliquée à l'agriculture.* (2 vol in-8°.) (T. 23, p. 299.)
1824. Ext. de l'ouvrage intitulé : *Nouveau traité sur la laine et sur les moutons*; par MM. Perrault de Jatemps, Fabry et F. Girod de l'Ain. (In-8°.) (T. 26, p. 345.)
1824. Ext. de l'ouvrage de M. Guyétant (couronné par la Soc. d'émulation du Jura, 14 juin 1822, et intitulé : *Essai sur l'état actuel de l'agriculture dans le Jura.* (In-8°.) (T. 26, p. 362.)
1826. Ext. de l'ouvrage de M. Delamarre, intitulé : *Traité pratique de l'Agriculture des Pins à grandes dimensions, de leur aménagement, de leur exploitation, et des divers emplois de leur bois* (In-8°.) (T. 33, p. 288.)
1827. Ext. de l'ouvrage de M. Puvis, ayant pour titre : *Essai sur la Marne.* (In-8°.) (2^e Série. — T. 35, p. 111.)
1828. Ext. du Mémoire de M. Gasparin, (lu à la Société centrale d'Agriculture de Paris, le 2 novembre 1825) : *Des effets du climat sur les assolements, considérés dans la région des oliviers.* (In-8°.) (T. 38, p. 97.)

CCXVII] ÉLOGE HISTORIQUE DE M. BOSC.

1828. Ext. du Mémoire de M. Théodore de Saussure (communiqué à la Société d'histoire naturelle de Genève, le 17 mars 1825) :
De l'influence du dessèchement sur la germination de plusieurs graines alimentaires. (In-8°.)
(T. 38, p. 108.)
1828. Ext. du *Cours de culture et de naturalisation des végétaux* ; par A. Thouin, publié par son neveu Oscar Leclerc. (3 vol. in-8°, 1827.)
(T. 38, p. 379.)
-